

la vie simple et valeureuse
d'un respacé des tranchées

Henri Pailhès



« A fait preuve du plus beau courage au combat de la ferme des Beauvettes. S'est offert pour aller, sous un feu violent de mitrailleuses, porter un ordre urgent à son chef de section. Soldat d'un dévouement absolu. »

(Archives départementales de l'Hérault, Registre matricule, 1 R 1305)

Au plus loin que remontent mes souvenirs d'enfance, des anecdotes, des lieux, des odeurs et surtout des hommes sont venus fixer des fascinations et des références qui ont coulé les fondations de ma personnalité et sur lesquelles j'ai édifié, sans doute à mon insu, mes choix de vie.

Parmi eux, il y eut bien-sûr mon père, un être délicieux, mes maîtres d'école dont je portais l'érudition au pinacle, le curé du village rutilant dans ses habits sacerdotaux et dont l'autorité absolue sur les fidèles m'impressionnait plus que la détention de la parole divine, le médecin qui régnait sur la santé des hommes, mais également et, oserais-je dire surtout, plusieurs personnages extraordinaires dont j'ai partagé de courtes séquences de vie, que ce soit dans les rues de Roujan ou au sein de l'atelier de forge paternel. C'était un lieu de rencontre durant les soirs d'hiver, lorsque s'y réunissaient plusieurs habitués venus savourer une ambiance chaleureuse entretenue par le rougeoiement du coke et de la ferraille en fusion.

Par leur discours, leur originalité, leurs

particularités intrinsèques, ils attisaient ma curiosité et m'invitaient malgré eux à entrer dans l'intimité de leur histoire.

L'oncle Henri

Ce fut le cas de mon grand-oncle Henri que les Roujanais s'amusaient à voir traverser très nettement en biais la rue principale du village au mépris de la vitesse parfois excessive des automobilistes pressés. Il l'avait connue livrée aux seuls piétons et charrettes ! Petit bonhomme d'un âge avancé et de bleu vêtu comme la plupart des anciens ouvriers agricoles, Henri fréquentait les petits cercles de retraités qui taillaient la causette en certains lieux bien déterminés du village où des banquettes de bon aloi permettaient de mettre entre parenthèses les vieilles séquelles d'une vie de labeur agricole fort éprouvante. C'est là, bien souvent, qu'il m'interpelait d'un geste afin que je le rejoigne et glisser dans ma poche quelques bonbons ou, à mon adolescence, un paquet de

Roujan vers 1919

(Alexandre Bardou, photographe-éditeur,
Archives départementales de l'Hérault, 2 Fi CP 168)



Roujan (Hérault) - Vue du Centre

Cl. A. Bardou, photo - Pézenas



Henri Pailhès, engagé le 10 janvier 1916 au 81^e régiment d'infanterie (page 1, assis à droite), pose auprès de ses camarades (ci-contre, debout à droite) après la Grande Guerre qui lui valut d'être décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze
(coll. Marcelle Jammes)



Gauloises bleues. Il engageait la conversation qu'il s'efforçait de préserver en langue française, bien que l'occitan lui vienne plus spontanément aux lèvres. Après les banalités d'usage, il plongeait inmanquablement dans ses souvenirs de guerre dont il me savait friand. En ces instants privilégiés, je passais outre une élocution affectée par la paralysie faciale, séquelle d'une attaque cérébrale, et je plongeais avec délices dans les péripéties guerrières de ce petit grand homme. J'ignorais pourtant qu'il avait accompli des actes héroïques qui lui avaient valu la croix de guerre et de nombreuses citations dont il ne s'enorgueillissait pas et que je n'appris que bien plus tard. Je me

contentais de boire ses récits de batailles gagnées, de retraites difficiles, de côtes investies et aussitôt évacuées, de tranchées fangeuses et de généraux capricieux mais ô combien respectés. Curieusement, sans doute pour épargner la sensibilité de mon jeune âge, jamais il ne me parla des horreurs vécues, des souffrances endurées, des images apocalyptiques qui l'avaient pourtant marqué à jamais. Il savait, avec un talent incomparable, me retracer les avancées et les reculades de son bataillon au travers des différentes lignes de front, sous le feu meurtrier de l'ennemi et en dépit des ordres parfois contradictoires qui émanaient d'un état major peu soucieux d'épargner des troupes trop souvent sacrifiées. Il était toutefois un fervent admirateur du général Mangin dont il vantait la lucidité stratégique et les initiatives qui contribuèrent à gagner la guerre. Il en citait très souvent les mérites avec une ferveur presque défiante. Cette référence maintes fois réitérée lui valut le sobriquet affectueux de « Mangin », au cœur d'une population qui, d'évidence, le portait en sympathie.

Valeur et humilité

Ce n'est que bien plus tard après son décès, et en me remémorant ces moments d'intimité auprès d'un homme attachant, que j'éprouvai le désir ou le besoin de plonger plus profondément dans un passé où se choquent sans vergogne la valeur et l'humilité. J'y fus aidé par la mémoire extraordinaire de Marcelle Jammes, nièce d'Henri, qui, précocement privée de père, partagea une bonne partie de sa vie. Ce qui suit reprend donc le plus fidèlement

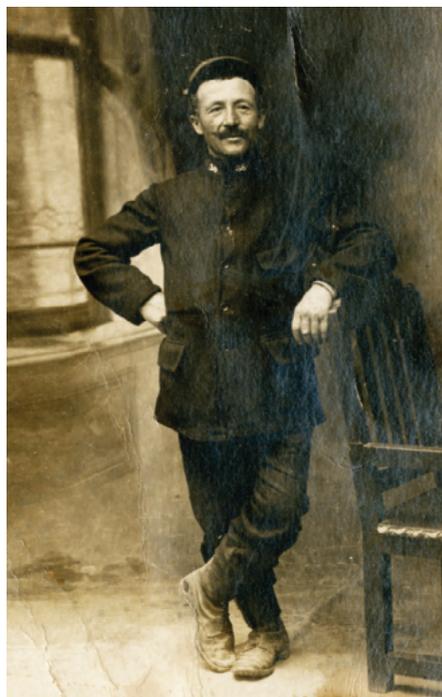
possible le récit qu'elle m'en fit.

Fils d'Ulysse Pailhès et d'Adélaïde (Elise) Milhau, et seul garçon d'une fratrie de 4 enfants, Henri naquit à Roujan le 25 juillet 1897, sous le signe zodiacal du Lion qui induisit peut-être sa forte personnalité comme son attachement viscéral à des valeurs patriotiques et familiales.

Il fut, très jeune, révolté par la douloureuse expulsion du domicile que vécut sa famille embourbée dans des ennuis financiers. Il en retira un très profond sentiment d'injustice sociale qui ne fut probablement pas étranger à son futur engagement prolétarien.

Il ne fut pas bon élève et devint, dès le début de son adolescence, ouvrier-journalier chez la famille Blaquière. Il y était modestement rémunéré au tarif qui discriminait nettement, à l'époque, le salaire des femmes et enfants de celui des hommes. Sans conteste, il manifestait un attrait particulier pour les soins et la conduite des chevaux de trait qui étaient les précieux garants de la prospérité viticole de notre Midi. Ce savoir-faire hautement apprécié tout comme son sens aigu de la responsabilité lui valurent d'être rapidement engagé par la famille Vernhes, en qualité de «ramonet». Cet emploi donnait à un ouvrier digne de confiance un rôle valorisant de régisseur, précieux pour des propriétaires assez aisés qui ne résidaient pas à plein temps sur leur domaine viticole et ne pouvaient en assumer directement la charge.

Pendant 30 ans, Henri y fit de son mieux et sut mériter l'estime de ses patrons. Il termina en 1958 sa carrière laborieuse entrecoupée par deux épisodes guerriers édifiants.



⊠ e haut en ⊠as

*Ulysse Pailhès et Elise Milhau
Marguerite, Henri, Andrée
et Aimée Pailhès (en médaillon),
leurs enfants*

(coll. Marcelle Jammes)



D'une guerre à l'autre

Le premier fut celui de la Première Guerre mondiale. Incorporé le 10 janvier 1916 au 81^e RI, Henri Pailhès rejoint le front des Vosges en mars 1917 avec le 152^e RI, surnommé « le régiment des diables rouges ». Passé au 213^e RI au mois de mai, il se distinguera par sa bravoure à la ferme des Beauvettes, dans l'Aisne. Au Grand Ronsoir, il verra mourir auprès de lui son copain de Gabian alors que lui-même aura sa gourde transpercée. Lorsqu'il pouvait regagner son domicile à l'occasion de rares permissions, il vidait la pression de ses traumatismes par d'insatiables récits que devait écouter son père. Ulysse ignorait pourtant que le courage de son fils, tout comme sa morphologie et sa vélocité, l'avaient fait désigner comme transmetteur d'information. Il jouait ainsi, sous le feu des mitrailleuses ennemies, un rôle capital de liaison entre le front et l'état major. Blessé par intoxication au gaz le 7 septembre 1918, il sera évacué dans un hôpital militaire, puis remobilisé cinq jours avant l'armistice pour occuper l'Allemagne vaincue. Ses faits d'armes lui valurent d'être

décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze, haute récompense créée en 1915 pour sceller les exploits accomplis sur le champ de bataille.

Revenu à son domicile et à son travail, Henri reprit ses habitudes sans pouvoir se débarrasser de ses traumatismes et il retrouvait souvent ses amis rescapés avec lesquels il noyait des souvenirs douloureux dans des beuveries aussi fréquentes qu'excessives. C'étaient des odes à Bacchus agrestes où les brumes de l'alcool venaient estomper la mémoire des hurlements de douleur et le fracas des canons. Il eut pris en ces circonstances de bien nocives habitudes si l'autorité incontestée d'Ulysse n'y eut mis une fin définitive. Henri rentra dans le rang de la discipline familiale.

Bien qu'assagi, et sans doute pour masquer ses angoisses oppressantes et oublier ses cauchemars récurrents, il affichait un naturel gai, aimant à participer aux festivités du village ; les plus anciens se souviennent de ses déguisements hilarants lors des carnivals débridés qui animaient les rues du village. Son légendaire « bon coup de fourchette »

Dans un trou d'obus (coll. Marcelle Jammes)



n'était probablement pas étranger non plus au souvenir de la faim qui l'avait tenaillé dans les tranchées.

Ces vécus douloureux ne l'avaient toutefois pas dépourvu de sensibilité, loin s'en faut ; il manifestait une émotion bien visible en évoquant la mémoire de sa jeune sœur Aimée précocement emportée par la fièvre typhoïde et son regard s'embaumait de tristesse lorsqu'il se remémorait quelques instants privilégiés passés en compagnie de ses chevaux préférés. Comme il a été écrit plus avant, Henri leur était très attaché et ne supportait pas qu'ils puissent être victimes de mauvais traitements. Il alla même jusqu'à se fâcher avec son frère de lait, un notable qui n'avait pu s'opposer à la réquisition de son cheval lorsqu'éclata la seconde guerre.

En 1940, bien que déjà âgé, il fut à nouveau mobilisé, mais en qualité d'adjoint sanitaire et affecté à l'hôpital de Castres où les bonnes sœurs (ce qui était un comble pour le mécréant déclaré qu'il était) lui apprirent à effectuer quelques soins primaires et le prirent en sympathie. Son dévouement fut d'ailleurs très apprécié. D'après ce qu'il en raconta par la suite, ce ne fut pas le plus mauvais épisode de sa vie...

De retour dans ses foyers, il reprit ses activités agricoles mais son sens aigu du patriotisme ne put tolérer l'occupation allemande qui débuta en novembre 1942. Aussi s'engagea-t-il très vite dans le mouvement du maquis qu'abritaient les zones boisées des communes voisines. Pour le rejoindre, et participer aux actions de résistance, il s'absentait souvent et quelquefois longuement, causant les plus vives inquiétudes à sa famille. Son patron lui écrivit même pour lui faire reproche de son absentéisme et des conséquences fâcheuses sur la propriété viticole qu'il avait en charge. Fort heureusement, il ne fut jamais dénoncé. A la libération, il prit part à la liesse populaire sans jamais exprimer la moindre forfanterie.

La fin de sa vie fut faite de labeur, de loisirs simples (il était passionné par les courses



*Affecté à l'hôpital militaire de Castres
le 29 août 1939 (assis à gauche)
(coll. Marcelle Jammes)*

cyclistes et les performances du club de football local) et d'engagement politique très marqué à gauche, ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des échanges cordiaux avec d'autres Roujanais qui ne partageaient pas les mêmes convictions.

Il s'éteignit le 29 février 1972. Le célibataire qu'il était resté ne laissa pas de descendance mais sa disparition causa un grand vide auprès de sa famille et de tous ceux qui l'avaient fréquenté. La foule qui accompagna ses obsèques traduisait la tristesse causée par le dernier départ d'un homme d'idéal, de courage et de loyauté dont la valeur n'altéra jamais l'intrinsèque modestie.

Sa nièce, ses petits neveux sont fiers de lui.

Jean Fouët
avril 2016